

—En ce cas, M. le comte, vous comprenez sans peine combien vous devez veiller sur votre maison, et en particulier sur Mlle Clémence de Garderel, votre seconde fille.

—C'est là, monsieur, croyez-le bien, l'une de mes plus vives préoccupations, Mais, dites-moi, franchement, sur qui portent vos soupçons.

—Je n'ose, M. le comte, en vérité. Je craindrais d'achever de briser votre cœur, déjà si cruellement éprouvé.

—Parlez, docteur, je vous prie. J'ai tant souffert, qu'une douleur nouvelle n'esera qu'une goutte de plus dans un océan de tribulations.

—Si j'allais nommer quelqu'un qui vous touchât de près ? repartit Alfred, en fixant son regard sur M. de Garderel.

—Cela n'aurait aucun motif de me surprendre.

—Quoi, sauriez-vous réellement que, dans votre maison.....

—Oui, docteur, interrompit le comte, dans ma maison il s'est rencontré un empoisonneur ; et cet empoisonneur, c'est..... mon propre fils !

Le docteur fut saisi de la violence et du désespoir avec lesquels M. de Garderel prononça ces paroles.

—En effet, dit Alfred, c'est bien là ce que j'avais deviné.

—Mais, dites-moi, docteur, comment êtes-vous arrivé à cette découverte ?

—J'ai connu votre fils sur les bancs de l'Ecole de médecine.....

—Et vous avez jugé dès lors qu'il y avait en lui l'étoffe d'un scélérat.

—Non ; à cette époque et jusqu'à ces derniers temps, Félix et moi nous étions liés d'une étroite amitié. Il y a peu de mois encore, nous nous voyions familièrement ; il m'invitait à être témoin de ses travaux les plus intimes et m'introduisit plus d'une fois dans un cabinet où il avait réuni tous les poisons les plus actifs. Dans ce laboratoire, il s'appliquait à combiner diverses substances vénéneuses, il voulait arriver, disait-il, à découvrir un moyen sûr de reconnaître la présence du poison dans le corps humain, de quelque manière subtile qu'il y eût été introduit. Cette ardeur dans une pareille science me fit peur. Il s'en aperçut : nos relations se refroidirent, et lorsque je fus appelé à donner mes soins à votre malheureuse enfant, tout était rompu entre Félix et moi.

—Dès que j'eus vu Elisa, et constaté la présence du poison, un doute que je ne pus chasser et qui se transforma en certitude lorsque

j'eus été mis en présence de Félix, s'empara de mon esprit. Aujourd'hui, indépendamment de votre témoignage, j'affirmerais envers et contre tous que votre fille a été empoisonnée par son frère. Dans quel hut ce crime a-t-il été commis ? Je n'ai pas cherché à m'en rendre compte. Cependant, je soupçonne que ce n'est qu'un début, et que le misérable, s'il le peut jamais, s'attaquera à sa plus jeune sœur ; il n'y a plus que cette existence et la vôtre, M. le comte, qui s'interposent entre lui et la fortune. Or, Félix est dévoré d'ambition, il aspire avec ardeur à la richesse."

—Je vous remercie, docteur, dit M. de Garderel, d'une voix lente et basse, de l'intérêt que vous nous portez. Nous sommes bien malheureux !

Alfred chercha à consoler le comte ; ses efforts furent inutiles. Au contraire, chacune des paroles du docteur semblait remuer au fond du cœur de cet homme des souvenirs terribles. Son exaltation et son désespoir devinrent tellement effrayants, qu'Alfred jugea qu'il était temps de se retirer. Il regagna sa maison, pensif et triste lui-même de ce qu'il venait de voir et d'entendre. Une seule pensée souriait dans son âme : celle de Clémence. C'était un rayon de soleil pénétrant de sombres nuages.

(A continuer.)

Chronique locale

—Le Comité de Régie de l'Union St-Joseph, réuni en assemblée extraordinaire le jour des Rois, pendant la veillée, s'est occupé cette fois de choses étrangères à notre association. Il s'agissait d'une récréation *en famille*, à l'occasion du nouvel an et du mariage aujourd'hui accompli—de M. J. H. Morin, notre dévoué assistant-secrétaire-archiviste. La séance, à dessin, fut prolongée fort avant dans la nuit, bien que conduite avec calme et sans discussion. Les divers amusements organisés pour la circonstance n'ont pas fait défaut et ont procuré à nos collaborateurs u délassement à la fois convenable et des plus attrayants. Cette fête d'amis vrais et sincères, prouve combien sont intimes les liens qui nous unissent. Après avoir souhaité au digne confrère qui était l'objet, en partie, de la réunion, bonheur et prospérité, il a fallu se séparer avec regret surtout. De ce que les assistants-secrétaires-archivistes ne se marient pas